

Rapport du 1er canonnier servant **TRIBUT** confié par *Hervé Pichevin*

Faisant partie du détachement de Colson, le 8 mai 1902, après avoir pris le café du matin, je me rendis à la forge pour y travailler.

Vers sept heures, le ciel s'obscurcit graduellement comme en temps d'orage, mais les coups de tonnerre et les éclairs étaient plus puissants, ce qui dénotait une tension plus forte d'électricité dans l'air

Ce qui attira mon attention ce fut le crépitement semblable à celui de la grêle, produit sur le toit du bâtiment par la chute de petits cailloux légers, d'une consistance ponceuse et légèrement tièdes au toucher.

Le ciel s'assombrissant de plus en plus, une sorte de pluie de boue se mit à tomber, remplaçant la chute des pierres et une forte odeur de soufre et de terre calcinée frappait l'odorat.

Les camarades réunis les uns sous la véranda, les autres à la cantine, discutaient sur les causes et les effets du phénomène, et ayant appris quelques jours avant que la Montagne Pelée, après un long repos, était de nouveau en éruption, je me rendis vite compte que le phénomène ne pouvait venir que de là.

La pluie de boue cessant, un large nuage opaque sembla recouvrir la voûte céleste et après s'être maintenu dans l'atmosphère pendant une partie de la journée, se réduisit en cendre, recouvrant le sol d'une couche de quelques centimètres.

C'est alors que mon camarade VALANT eut l'idée, pareille à la mienne, de se rendre dans la direction de St-Pierre pour voir de plus près le volcan.

Vers dix heures et demie, après un moment d'hésitation causée par l'envie de voir et la peur de commettre une faute, la curiosité l'emporta sur la raison et nous partîmes.

Entre les quatorzième et quinzième kilomètres, nous rejoignîmes sur la route deux de nos camarades du détachement, LE GACH et BALÈS, partis sans doute dans le même but que nous.

Tous quatre nous continuâmes notre route et arrivâmes au village de l'Alma sans avoir rencontré âme qui vive.

En arrivant au bourg, nous croisâmes trois cavaliers venant de la campagne environnant St-Pierre qui nous apprirent que ce qui était St-Pierre était anéanti complètement et que la ville jadis florissante ne formait plus qu'un immense brasier.

Ces cavaliers nous ayant quitté pour propager la nouvelle à Colson et plus loin, nous prîmes le parti bien défini cette fois de continuer notre route, pensant pouvoir être d'un utile secours aux personnes fuyant le désastre.

Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres depuis Colson, nous rencontrâmes une caravane de sinistrés qui, venant de Fonds St-Denis, nous confirma la douloureuse nouvelle.

Parmi ces personnes qui donnaient toutes les marques de l'effroi, je citerai Monsieur RAYBAUD et sa famille.

Après leur avoir conseillé d'atteindre Colson où on leur donnerait secours ou tout au moins asile, nous continuâmes notre route sur Fonds St-Denis.

Peu d'instant après, LE GACH, fatigué et craignant une punition trop sévère pour son escapade, nous quitta pour rejoindre le camp.

Réduits à trois, nous atteignîmes Fonds St-Denis vers trois heures de l'après midi.

Le bourg était déjà plein de sinistrés, venus d'un peu de tous les environs et une terreur folle régnait en maîtresse parmi tous ces malheureux.

Nous quittâmes Fonds St-Denis escortés de quelques habitants de cette localité et à deux kilomètres environ, près de la demeure qui nous fut désignée comme celle de la famille RAYBAUD, nous vîmes les premiers cadavres au milieu d'une case incendiée et d'un amoncellement de sacs.

La vue des morts ayant apeuré nos compagnons, nous continuâmes tous trois notre route et à chaque pas les cadavres devenant plus nombreux, la marche était rendue plus difficile.

La plupart des cadavres étaient ceux de femmes ayant fait leurs achats à St-Pierre et que la mort avait frappé sur place en cours de route.

La cendre recouvrait le sol d'une couche de 10 à 15 centimètres environ et vu sa température élevée rendait la marche pénible.

Un peu plus loin, au lieu dit le séminaire, notre camarade BALÈS étant nu-pieds dut nous quitter ne pouvant continuer plus longtemps la route dans de la cendre de plus en plus chaude.

Il nous quitta emmenant avec lui une jeune fille d'environ dix-huit ans qui affolée cherchait au milieu des restes de sa maison les corps de ses parents.

Ceux-ci n'avaient, que trop malheureusement, pas été épargnés et nous découvrîmes sans peine leurs cadavres mais par un pieux mensonge, nous assurâmes à la jeune fille que nous avions vu ses parents fuyant sur Fonds St-Denis, et pûmes ainsi la décider à partir.

Du point culminant où nous nous trouvions, on pouvait voir, spectacle plein d'horreur, St-Pierre ne formant plus qu'un amas de ruines incendiées et, sur la rade, plusieurs navires flambant comme de vastes brûlots.

Un silence de mort, troublé par le grondement du volcan et le crépitement de la fournaise, planait sur le tout.

C'est alors qu'unissant nos forces nous poussâmes de puissants appels ne pensant même pas qu'un être humain pût être vivant au milieu de tant de silence et de ruines.

Nos cris eurent cependant un écho, et guidés par les appels qui partaient de la ville, nous eûmes atteint en quelques minutes la maison, ou plutôt ce qui restait de la maison d'où venaient les plaintes.

Là, nous fûmes cloués d'effroi et de douleur pendant quelques instants à la vue du poignant spectacle qui s'offrait à nous.

Dans la première pièce, dont les murs seuls étaient encore intacts, une jeune fille blanche, deminue, le corps couvert de brûlures, gisait éperdue, échevelée sur les quatre ou cinq marches d'un escalier qu'elle n'avait pu franchir.

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)